

Une infinie patience

Être et avoir. Nicolas Philibert

Gilles Marsolais

Numéro 112-113, automne 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24558ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marsolais, G. (2002). Compte rendu de [Une infinie patience / *Être et avoir.* Nicolas Philibert]. *24 images*, (112-113), 39–39.

Une infinie patience

PAR GILLES MARSOLAIS

ÊTRE ET AVOIR ■ Nicolas Philibert

Depuis *La moindre des choses* (1996), documentaire chaleureux sur les pensionnaires de la clinique psychiatrique de La Borde, on était pratiquement sans nouvelles ici de l'excellent documentariste Nicolas Philibert. Il avait fortement imprimé sa marque sur le film sur l'art avec *La ville Louvre* (1990), consacré « meilleur documentaire européen de l'année » par le jury du prix Europa, et qui avait connu un retentissement public considérable en salle et à la télévision. Il avait enfin raflé plusieurs prix, avec *Le pays des sourds* (1992).¹

Dans *Être et avoir*, projeté dans la section fourre-tout « Séances spéciales » du Festival alors qu'il méritait mieux, Nicolas Philibert met en œuvre la méthode qui lui réussit si bien: l'écoute patiente, l'ouverture et la totale disponibilité face à son sujet qu'il laisse survenir avec son naturel ravageur, et qu'il n'a plus, *semble-t-il*, qu'à capter avec une simplicité déconcertante. Mais, qu'on ne s'y trompe pas: cette approche, inspirée des principes du cinéma direct, procède d'une longue préparation, d'un art et d'une philosophie que nos technocrates de la culture auraient intérêt à découvrir, eux qui s'obstinent à vouloir scénariser la production documentaire à partir d'un schéma préconçu. Aussi, il faut comprendre que s'il y a un récit dans ce genre de film, c'est à l'étape du montage qu'il prend corps, en fonction de ce que le réalisateur sélectionne dans le matériau filmé (60 heures) et de la façon qu'il structure son histoire, avec un début et une fin.

Il existe encore dans certains coins peu peuplés de France des centaines, voire des milliers d'écoles à classe unique, que l'on appelle ici des « écoles de rang », où tous les enfants de la région de divers niveaux scolaires sont regroupés dans un seul local, autour d'un seul enseignant. Nicolas Philibert s'est intéressé à l'une d'elles située quelque part en Auvergne. Pendant sept mois, il a suivi ces enfants de 4 à 11 ans et leur instituteur, alors que le tournage comme tel s'est réparti sur environ dix semaines.



Un art de faire reposant sur la patience, l'ouverture et la disponibilité.

La réussite de ce film magnifique, tourné en lumière naturelle avec une petite équipe de quatre personnes, doit beaucoup à la qualité d'écoute du réalisateur qui fait écho à celle de l'instituteur, lequel démontre des qualités exceptionnelles de pédagogue et d'être humain dans la relation privilégiée qu'il entretient avec son petit groupe d'une douzaine d'élèves. Ce film permet de comprendre que le rôle d'un enseignant ne se limite pas à la stricte transmission des connaissances, ni à la comptabilité bornée des heures passées en classe, mais qu'il se prolonge bien au-delà en initiant les élèves à la vie en société ou en maintenant constamment en éveil leur esprit, notamment pendant les activités parascolaires. Par exemple, il faut voir cette séquence inoubliable d'une sortie en ville au cours de laquelle l'instituteur, lors d'une attente qui pourrait être stérile, décide de relancer l'un d'entre eux, Jojo, avec doigté mais ténacité, sans se laisser distraire par ses manœuvres de diversion, afin de l'ouvrir à l'infini des nombres (!), pour ensuite remonter le moral d'un autre affecté par la grave maladie de son père... Aucune « description de tâches » technocratique n'arrivera jamais à cerner cette réalité, ni le fait que l'enseignant doive de plus en plus aujourd'hui suppléer à l'incompétence parentale, que Philibert illustre dans une séquence hilarante, mais pas du tout méprisante, au cours de laquelle les mâles d'une maisonnée sont mis à contribution pour aider le jeune fils de la famille à faire ses devoirs. Cette intrusion discrète dans la

vie privée donne une idée du milieu social concerné, alors que des plans de paysages très simples ponctuent la succession des saisons et situent un milieu rural au climat rude.

Dénué de tout « message » et de tout commentaire explicatif, *Être et avoir* se contente d'observer ce petit monde, qui finit très vite par ne plus se préoccuper de la caméra (une Aäton Super 16 à marquage chronologique, qui dispense le tournage des claps perturbateurs), et c'est avec la même simplicité que celle-ci recueille le témoignage de l'instituteur Georges Lopez quand il évoque avec une émotion pudique ses origines modestes, qui expliquent sans doute son adaptation au milieu, son dévouement exemplaire et son infinie patience. À l'évidence, la réussite de ce film fait avec le cœur, qui suit la progression des enfants, lui doit beaucoup. Incontournable! ■

1. Voir *Le pays des sourds*, 24 images, n° 67, été 1993, p. 74-75; et *La moindre des choses*, 24 images, n° 88-89, automne 1997, p. 83. Quatre films, *La ville Louvre*, *Le pays des sourds*, *Un animal, des animaux* (1994) et *La moindre des choses* seront édités en DVD bientôt.

ÊTRE ET AVOIR

France 2002. Ré.: Nicolas Philibert. Ph.: Katell Dijan, Laurent Didier, Nicolas Philibert. Mont.: Nicolas Philibert. Son: Julien Cloquet. Mus.: Philippe Hersant. Avec Georges Lopez et les enfants de l'école de Saint-Étienne-sur-Usson (Puy-de-Dôme). 114 minutes. Couleur. Dist.: Les Films Séville.